



HAL
open science

The use of personal pronominal references in personal testimonies of traumatic and violent events

Frédérique Gayraud, Yann Auxemery

► **To cite this version:**

Frédérique Gayraud, Yann Auxemery. The use of personal pronominal references in personal testimonies of traumatic and violent events. *L'Évolution Psychiatrique*, 2022, 87 (2), pp.327-346. 10.1016/j.evopsy.2022.03.005 . hal-04088477

HAL Id: hal-04088477

<https://hal.science/hal-04088477v1>

Submitted on 23 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les références pronominales à soi dans les témoignages personnels d'événements traumatiques de guerre et d'attentats

Frédérique Gayraud^a, Yann Auxéméry^b,

^aLaboratoire Dynamique du Langage, UMR 5596, CNRS, Université Lyon-II, 14, avenue Berthelot, 69363 Lyon cedex 7, France

^bUniversité de Lorraine, UR 4360 APEMAC « Adaptation, mesure et évaluation en santé. Approches interdisciplinaires » – Équipe EPSAM, campus de l'île du Saulcy, 57000 Metz, France
Centre Hospitalier de Jury-les-Metz, Hôpital de jour – Centre de réhabilitation pour adultes, 12, rue des Treize, 57070 Metz, France

Résumé :

L'objectif de cette étude est d'examiner de quelle manière les locuteurs font référence à eux-mêmes lorsqu'ils produisent un récit d'un événement traumatique. La forme la plus courante pour faire référence à soi est le pronom de première personne singulier « je », mais d'autres pronoms qui incluent le locuteur peuvent être utilisés : « nous », « on », « ainsi » que « tu » et « vous » dans leur valeur générique. Ces formes ont été repérées et analysées dans trois corpus de récits traumatiques comparés à un corpus contrôle de récits non traumatiques. Les corpus de récits traumatiques sont constitués de témoignages de survivants du Bataclan recueillis immédiatement après l'attentat ainsi que quelques années plus tard, ainsi qu'à partir des récits produits par des patients militaires souffrant de TSPT. Nos résultats montrent une surreprésentation de la première personne dans les récits traumatiques, tant par l'emploi du pronom « je » que par les autres pronoms incluant le locuteur ; une prédominance de l'emploi des valeurs pronominales génériques dans les récits traumatiques ; une utilisation préférentielle de la valeur exclusive du pronom « on » dans le corpus « Guerre d'Afghanistan ». De plus, le déroulé temporel de ces résultats suit la chronologie de la clinique évolutive du TSPT.

Abstract :

The traumatic experience is characterized by “unspeakability:” there are no words to truly express, to translate, to represent the horror. And yet, paradoxically, the main access to our knowledge of traumatic dissociation comes from what patients manage to tell us, if only partially, chaotically. . . The lexical, syn-tactic, and pragmatic imprints of the trauma on discourse, which we have baptized psycholinguistic traumatic syndrome (SPLIT), are expressed according to an automatico-voluntary dissociation taking gradual form: the more the trauma appears present, the more the psycholinguistic stigmata manifest themselves; the more the subject psychically moves away from the trauma and its consequences, the more the discourse returns to the nominal state. How can the subject become master of his own life, of his own speech, without being constrained by trauma? How do some subjects manage, alone or with the help of others, to extract themselves from their flashbacks by narrativizing the traumatic scene? These spaces of return to the “I” have never been studied in French in the discourse of patients suffering from posttraumatic stress disorder. In addition to the linguistic form “I,” what

other forms (personal, exclusive, inclusive, generic) do speakers of traumatic narratives use in their discourse in order to refer to themselves?

Methods. – Based on the testimonies of survivors of the Bataclan attack collected immediately after the event and a few years later, as well as on the narratives produced by military patients suffering from chronic posttraumatic stress disorder, we analyze, through the precise linguistic study of pronominal markers, how the speakers refer to themselves. **Results.** – A detailed analysis of the pronominal forms and the different values they signify led us to four main findings: (i) over-representation of the first person in traumatic narratives, both by the use of the pronoun “I” and by others pronouns including the speaker; (ii) predominance of the use of generic pronominal values in traumatic narratives; (iii) preferential use of the exclusive value of the pronoun “on” in the “War in Afghanistan” corpus; and finally (iv), the temporal unfolding of these first three results mirrors the habitual chronology that characterizes the clinical evolution of posttraumatic stress disorder.

1) Introduction

Tandis qu’aucun modèle neurologique ou psychologique ne permet aujourd’hui de totalement comprendre l’étiopathogénie d’une blessure psychique, ses conséquences sémiologiques commencent cependant à être bien documentées. Après un trauma, l’horreur se répète inlassablement par sa reviviscence, symptôme pathognomonique du *syndrome de répétition* où le sujet revit précisément, à l’identique comme s’il s’y trouvait toujours, encore, la scène traumatique accompagnée de sa charge de détresse associant perceptions extérieures et sensations internes dont les douleurs physiques, les ressentis proprioceptifs, les émotions négatives, *etc.* Ces éprouvés brutaux surviennent principalement lors du relâchement de la vigilance, pendant le sommeil où ils prennent la forme de cauchemars, et en période de veille où ils sont nommés *ecmnésies* ou *flashbacks*. Pour tenter d’y échapper, l’hyperactivité neurovégétative maintient un niveau de vigilance élevé (se traduisant par un état d’alerte permanent, des réactions de sursaut, une irritabilité, une impulsivité, une tendance à l’agitation psychomotrice, *etc.*). Aussi, des stratégies d’évitement cognitives et comportementales des stimuli connus pour éveiller la mémoire traumatique se fixent (évitement des lieux, activités, personnes, objets, sensations, *etc.*, qui pourraient pleinement rappeler les déterminants traumatiques dans la réalité ou par le déclenchement de reviviscences intrapsychiques) (Auxéméry, 2019). En l’absence de soins, se structurent de nombreuses expressions symptomatiques n’étant pas simplement -comme on le lit trop souvent dans la littérature- des « comorbidités » ou des « complications », mais qui constituent d’authentiques formes cliniques post-traumatiques au sens où les symptômes d’entités sémiologiques habituellement génériques se retrouvent ici particulièrement liées voire causées par le traumatisme psychique : psychoses post-traumatiques par intégration du trauma en hallucination ou dans le système délirant paralogique, mésusages de substances psychoactives replongeant dans la dissociation, modifications de la personnalité avec en particulier expressions labiles impliquant des retraumatisations, souffrances physiques somatoformes et psychosomatiques notamment lorsque les intégrités physiques et psychiques ont été ensemble impactées, ou encore formes cliniques de deuils, de dépressions et de troubles anxieux post-traumatiques, *etc.* [5, EDC post-T].

D'un point de vue phénoménologique, le trauma entraîne une rupture dans la vie du sujet, à la fois concernant son identité et sa trajectoire biographique. « *Je ne me reconnais plus.* », ou encore : « *Il (ou elle) a changé depuis ce jour-là.* », entend-on de la bouche des personnes blessées psychiques et de leurs proches. Cette disruption de l'existence correspond au processus de dissociation¹ traumatique, c'est-à-dire l'altération et/ou de la disjonction de fonctions de conscience s'intégrant normalement harmonieusement entre-elles : mémoires (antérogrades, rétrogrades et prospectives), émotions, affects, sentiments, perceptions internes et environnementales, actions comportementales, et cognitions. Les symptômes dissociatifs se manifestent particulièrement par une modification des perceptions temporospatiales (ralentissement ou accélération du temps, incapacité à se situer précisément dans l'espace), des conduites motrices automatiques (adaptées ou non), une déréalisation (impression que l'environnement est irréel, altération des perceptions sensorielles avec par exemple surgissement d'un silence absolu ou d'une micropsie), une dépersonnalisation (impression de voir la scène traumatique de l'extérieur, sensation de morcellement du corps et plus généralement d'irréalité du soi, impression d'être devenu un personnage de rêve ou de film, de se ressentir vide de toute substance et de toute sensation, comme étranger à soi-même, voire réifié). Avec le temps, les liens du sujet blessés psychique avec autrui ont tendance à se tendre et se distendre avec l'apparition de conflits sur le lieu de travail et/ou de comportements mettant en péril la quiétude du foyer. Finalement, s'insinuant dans tous les domaines de son existence, la dissociation traumatique tend à prendre le contrôle du sujet, l'isoler de ses semblables comme de lui-même.

Au-delà du langage fédérateur, l'expérience traumatique s'avère caractérisée par l'« indicibilité » : point de mot pour réellement exprimer, pour traduire, pour se représenter l'horreur traversée, la mort. Et pourtant, paradoxalement l'accès principal à notre connaissance de la dissociation traumatique provient de ce que les patients arrivent à nous en dire ne serait-ce que partiellement, chaotiquement... Les quelques études psycholinguistiques s'intéressant au discours des personnes blessées psychiques retrouvent la persistance d'une anomie traumatique (réduction du débit élocutoire, de la verbosité et de la densité lexicale, *etc.*, voire incapacité à exprimer le trauma sauf de manière récitée ce qui constitue une forme de répétition), de répétitions linguistiques (de mots, de syntagmes, voire de constructions syntaxiques, *etc.*, ce qui renvoie aux reviviscences), et de « fractures » dans la progression du discours (énoncés incomplets, références anaphoriques ambiguës, défaut des conjonctions de coordinations, *etc.*, ce qui correspond à la dissociation), le tout constituant ensemble de marques linguistiques respectivement lexicales, syntaxiques et pragmatiques, ce que nous avons baptisé le « syndrome psycholinguistique traumatique » (SPLIT) (Auxéméry ; Auxéméry, Gayraud). Ces empreintes du trauma dans le discours s'expriment selon une dissociation automatico-volontaire prenant forme graduelle : plus le trauma apparaît présent et plus les stigmates psycholinguistiques se manifestent ; plus le sujet s'éloigne psychiquement du trauma et de ses conséquences, plus le discours revient à l'état nominal. Mais plus le temps passe en l'absence de thérapie adaptée, plus la dissociation gagnera d'espaces au détriment d'une subjectivité cohésive.

Comment le sujet peut-il redevenir pleinement maître de sa propre vie, de sa propre parole, sans que le trauma ne la contraigne ? Comment le sujet arrive-t-il parfois, seul ou avec l'aide

¹ Le terme de dissociation est polysémique en français : au sens de Pierre Janet (1889) cela définit la dissociation traumatique ; au sens de Bleuler (1911), par la traduction littérale de *Spaltung*, cela renvoie à la discordance schizophrénique. Mais, dans certaines formes de psychoses post-traumatiques, le concept de dissociation offre de comprendre les voies de passages cliniques entre le trauma et psychoses [Auxéméry, Fidelle].

d'autrui, à s'extraire de ses reviviscences par la narrativisation de la scène traumatique ? Ces espaces de retour au « je » n'ont jamais été étudiés en langue française alors que quelques travaux anglophones se sont intéressés à l'emploi des pronoms dans le discours de patients souffrant de trouble de stress post-traumatique (TSPT). En s'intéressant aux récits traumatiques de 35 femmes ayant subi une agression (sexuelle pour moitié) et dont le tiers possédait les critères complets du TSPT à l'entretien semi-structuré, Jaeger *et al.* authentifient une utilisation plus importante des pronoms, toutes personnes confondues, corrélativement aux symptômes dissociatifs et/ou au sentiment de culpabilité (Jaeger, 2014). D'après Kleim *et al.*, l'utilisation des pronoms de première personne du singulier dans des récits produits deux semaines après la survenue d'un événement potentiellement psychotraumatique (n=222) prédit la survenue à six mois d'un TSPT (20% de l'échantillon ; diagnostic à l'entretien semi-structuré) (Kleim *et al.*, 2018). Comparativement aux sujets exposés à un facteur de stress mais restés asymptomatiques, Rubin observe une utilisation plus importante du pronom « je » dans les récits de personnes souffrant de TSPT (n=15 à l'entretien structuré) lorsqu'elles évoquent l'événement traumatique ou un événement de vie ressenti positivement, mais survenu après la blessure psychique (Rubin, 2011). Cette utilisation plus importante de « je » prédit aussi la durée des « symptômes » de TSPT à l'auto-questionnaire chez des sujets non psychotraumatisés mais exposés indirectement via les moyens de communications modernes à un fait de société négatif majeur (*flashbulbs*² plutôt que *flashbacks* des attentats du 11/09) (D'Andrea *et al.*, 2012). En outre, Mergenthaler & Bucci (1999) observent qu'une utilisation plus importante du pronom « je » s'associe à davantage de ruminations concernant un événement de vie difficile (sans cotation du degré de traumatogénéicité). A contrario, l'utilisation préférentielle du pronom « nous » augurerait d'une évolution favorable en témoignant peut-être d'une meilleure capacité à rechercher de l'aide auprès d'autrui (Cohn, Mehl & Pennebaker, 2004). Cependant, la plupart des études susmentionnées ont été réalisées au moyen du logiciel *Linguistic Inquiry Word Count* (LIWC) (Pennebaker *et al.* 2015) permettant de repérer et dénombrer automatiquement les mots d'un texte : cette méthode s'avère en fait peu applicable au référencement des pronoms par nature très polysémiques. Outre le pronom « je », existe en réalité une grande diversité de formes linguistiques permettant au locuteur de s'inscrire, plus ou moins explicitement, dans son discours.

À partir des témoignages de survivants du Bataclan recueillis immédiatement après l'attentat puis quelques années plus tard, ainsi qu'à partir des récits produits par des patients militaires souffrant de TSPT, nous analysons, grâce à l'étude linguistique précise des marqueurs pronominaux, comment les locuteurs font référence à eux-mêmes. Après rappel des nuances d'emploi des différents marqueurs pronominaux existant en langue française, nous exposons l'étude de trois corpus (Bataclan immédiat ; Bataclan différé ; Guerre d'Afghanistan) par les analyses de la distribution des formes et valeurs des pronoms.

2) Formes et valeurs des personnes de l'énonciation

« Je », « tu », « on », « nous », « vous » ... si nous les utilisons sans difficulté dans la vie quotidienne, nous ne soupçonnons pas la richesse linguistique déployée par les pronoms personnels. D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) un

² *Flash* mnésique bien référencé dans le temps et l'espace rappelant la mémoire source d'un événement sociétal majeur telle la mort de J.F. Kennedy ou l'explosion de la navette spatiale *Challenger*, pour citer les plus étudiés.

pronom est un mot qui a la propriété de remplir dans une phrase les mêmes fonctions que le nom ou le syntagme nominal et qui désigne directement quelqu'un ou quelque chose (déictique) ou représente un segment du discours (anaphorique). Existence des pronoms démonstratifs, interrogatifs, numéraux, possessifs, relatifs et personnels³. Un pronom dit *personnel* désigne quelqu'un à la première et à la deuxième personne, ou représente soit quelqu'un soit un segment du discours (quelque chose d'abstrait ou de concret) à la troisième. Afin d'étudier de quelle manière les sujets blessés psychiques y parlent d'eux lorsqu'ils évoquent la scène traumatique, il nous faut préciser la complexité des emplois pronominaux grâce à un exposé linguistique de leurs valeurs personnelles, spécifiques ou génériques, inclusives ou exclusives. Nous comprendrons alors que l'utilisation du pronom « je » n'est pas la seule marque pronominale permettant de parler de soi. Après un bref exposé théorique, nous exemplifions chaque cas de manière concrète.

2.1) Valeurs personnelles des pronoms

Les pronoms personnels constituent des indicateurs de la façon dont un locuteur se positionne vis-à-vis des informations qu'il transmet, que son message véhicule, et aussi, sur la manière dont il s'inscrit, et dont il est inscrit, dans son discours. En règle générale, la première personne désigne la (ou les) personne(s) *qui* parle(nt), la deuxième personne la (ou les) personne(s) *à qui* l'on parle, et la troisième la (ou les) personne(s) *de qui* l'on parle (ou la (ou les) chose(s) *de laquelle* ou *desquelles* on parle). Les premières et deuxièmes personnes ne peuvent pas être des choses ; la troisième personne ne participe pas à la conversation. Les premières et deuxièmes personnes expriment le degré de conscience que le locuteur a de lui-même et de celui ou de ceux à qui il parle (Kleiber & Vassiliadou, 2012).

2.2) Les pronoms sont polysémiques par leurs valeurs inclusives ou exclusives, et spécifiques ou génériques

Outre le pronom « je », la langue permet au locuteur d'utiliser une diversité de formes (d'autres pronoms que « je ») pour s'inscrire lui-même, ou non, plus ou moins explicitement, au sein du discours qu'il produit. En d'autres termes, le sujet de l'énonciation se positionne, se dit plus ou moins présent au sein de son énoncé, grâce à la forme de son discours. En effet d'autres pronoms que « je » incluent « je » auquel cas ils sont dits inclusifs. Inversement ces pronoms-là sont dits exclusifs si le locuteur ne fait pas partie du groupe de personnes auquel le pronom renvoie⁴. Comment identifier précisément la référence à soi grâce à l'étude des marqueurs pronominaux ? Ce qui paraîtrait intuitivement aisé, à savoir compter les occurrences de « je », se heurte au fait qu'il existe bien d'autres manières de parler de soi. Une forme linguistique constituant un « pronom personnel » (comme « on » par exemple) peut revêtir différentes valeurs c'est-à-dire référer à des personnes différentes (« nous » ; « quelqu'un » ; « les gens »). Autrement dit, les pronoms sont par essence polysémiques... « Comment allez-vous ce matin ? On fait aller ! » Pour cet exemple de la vie courante, le sujet répond « on » au lieu de « je »⁵. Ainsi, au-delà de la forme ordinaire « je », des formes pronominales diverses peuvent inclure la première personne. En particulier, les pronoms « nous » et « vous » ne correspondent pas simplement au « pluriel » de « je » ni de « tu », mais sont des personnes « amplifiées » : « nous » désignant

³ Dans ce travail nous employons le mot « pronom » toujours au sens de « pronom personnel ».

⁴ Pour notre étude, les notions d'inclusifs et d'exclusifs ne s'appliquent qu'à la première personne, à défaut par exemple de l'interlocuteur.

⁵ Ce type d'emploi d'un pronom à la place d'un autre est appelé « énullage de personne » (Détrie, 2008).

[« je » et « une ou plusieurs autres personnes »], « vous » désignant [« tu » et « une ou plusieurs autres personnes »] (Benveniste, 1966).

En outre, les pronoms « on », « nous », « tu », et « vous » peuvent recevoir une interprétation générique, renvoyant alors à un groupe flou (*par ex.* « les gens en général » ou « l'armée », groupes dans lesquels peut se fondre le locuteur) et non pas à des personnes spécifiques (*par ex.* « mon beau-frère » ou « le colonel »). Parfois cette référence est ambiguë du point de vue de l'interlocuteur, lequel doit inférer « qui » est désigné (*par ex.* dans la phrase « Quand on voit ce qu'on voit, qu'on entend ce qu'on entend et qu'on sait ce qu'on sait, on se dit qu'on a raison de penser ce qu'on pense » à qui renvoie exactement le pronom « on » ? On ne sait pas précisément, mais le locuteur fait partie de ce groupe flou.). Par ailleurs, le recours à un « tu » ou à un « vous » générique pour parler de soi change la perspective adoptée pour exprimer son vécu : le locuteur se regarde et regarde l'expérience décrite de l'extérieur (Kwon, 2003). Ainsi, construisant un point de vue partagé entre locuteur et interlocuteur, l'emploi d'un « tu » ou d'un « vous » générique induit une interaction empathique (Barberis, 2010).

Les usages *génériques* de « on », « tu », et « vous » incluent le plus souvent la première personne, ils sont alors aussi *inclusifs*. Seul le pronom « on » peut être exclusif (exclusion du locuteur) ; ce même pronom « on » peut être employé spécifiquement ou génériquement⁶.

2.3) Exemples des richesses sémantiques du pronom « on »

En langue française, le pronom « on » est assurément le plus polyvalent. « On » a pour caractéristiques principales associées de remplir la fonction de sujet de la phrase (fonction grammaticale) et de dénoter un ou plusieurs êtres humains (fonction sémantique). Dans le même temps, s'y associe une signification variable selon le contexte de la situation de communication, « on » devenant équivalent d'autre pronom personnel (valant pour « je », « tu », « il », « nous », « vous » ou « ils ») ou renvoyant à un emploi impersonnel (« quelqu'un », « quiconque », « les gens en général »).

Dans ses emplois personnels, à savoir son emploi le plus ordinaire, « on » remplace « nous » (1). Cependant, il peut se substituer à tous les autres pronoms personnels : « je » (2), « tu » (3), « vous » (4), ou la troisième personne (5) (exemples d'après Noréen, 2009).

(1) « Avec des amis, **on** est allés au musée. »
→ *i.e.* **Nous** sommes allés au musée.

(2) « **On** fait aller. »
→ *i.e.* **Je** fais aller.

(3) « **On** a bien dormi ? »
→ *i.e.* **Tu** as bien dormi ?

(4) « Ben alors, **on** s'est encore disputés tous les deux ? »
→ *i.e.* **Vous** vous êtes encore disputés ?

⁶ Cf tableau récapitulatif de nos résultats supra.

(5) (*Ils vinrent à Tostes.*) **On** s'expliqua.⁷

→ i.e. **Ils** s'expliquèrent.

Les emplois impersonnels de « on » quand il remplace « je » ; « tu » ; « il ou elle » ; « nous » ; « vous » ; « ils ou elles », matérialisent l'incapacité, le refus ou la négligence du locuteur à utiliser une forme de sémantisme plus précise (Jacquin, 2017). Cette indétermination rend le pronom « on » apte à fonctionner comme possible substitut de tous les autres pronoms personnels en plaçant leur(s) référent(s) dans une forme d'anonymat (Riegel et al., 2004). En tant que pronom impersonnel, « on » peut posséder un emploi **spécifique** valant pour « quelqu'un » ou « des gens » qui pourraient être physiquement individualisables (6), ou un emploi **générique** valant pour « chacun » ou « les gens » en général (7) (Landragin & Tanguy, 2014).

(6) **On** frappe à la porte.

→ i.e. « **On** » désigne ici « quelqu'un ».

(7) **On** n'est pas sérieux quand **on** a dix-sept ans.⁸

→ i.e. « **On** » désigne ici « les jeunes en général ».

L'emploi du « on » générique est particulièrement usité dans des phrases exprimant des généralisations dépourvues d'ancrage temporel concernant des humains en général, ou un sous-groupe d'humains dont la délimitation est suggérée par le contexte (8) (Creissels, 2010).

(8) *En France, on* mange des croissants.

→ i.e. « **on** » renvoie ici au sous-groupe d'humains vivant en France.

Dans son emploi inclusif, « on » inclue le locuteur, correspondant à la première personne du pluriel (« nous ») (9). Dans ce cas « on » réfère à un groupe flou incluant non seulement le narrateur mais aussi le ou les interlocuteurs (Landragin & Tanguy, 2014).

(9) « *Et si on* jouait au roi du silence ? »

→ i.e. « **on** » peut ici inclure [« je » et « toi »] en cas d'un seul interlocuteur), ou [« je » et « vous »] c'est-à-dire [« nous »] en cas de plusieurs interlocuteurs.

Dans son emploi exclusif, par la coexistence dans la même phrase d'une occurrence de première personne, le pronom « on » ne peut être qu'exclusif (10).

(10) « **On** m'a demandé de me taire. »

→ i.e. « **On** » correspond ici à « quelqu'un » car la présence des pronominaux « m' » et « me » exclut le locuteur de la référence « **On** ».

⁷ Tiré de Madame Bovary, Gustave Flaubert, 1857.

⁸ Tiré de Roman, Arthur Rimbaud, 1870.

2.4) Exemplifications des richesses sémantiques des pronoms « nous », « vous » et « tu »

Dans son interprétation générique, l'usage du pronom « nous » est comparable à celui du « on » générique (13) (Labbé, 1998 ; Ledegen & Wagener, 2020).

(13) *Dans la vie, nous faisons comme nous pouvons et pas toujours comme nous voulons !*

→ *i.e.* « nous » correspond ici à « tout le monde » au sens de la vérité générale, de la maxime.

Le pronom « vous » employé génériquement renvoie à tout le monde, y compris le locuteur et l'interlocuteur (Peeters, 2006) (14, d'après Morin et Salazar-Orvig, 1994 rapportant les propos d'une patiente hémiparétique évoquant son accident vasculaire cérébral).

(14) *« ça m'a pris en revenant à la maison... et c'est foudroyant c'est... c'est... c'est incroyable... quelques secondes bon vous vous baissez pour ramasser par terre tac... vous vous retrouvez à plat ventre... s'agripper à la table... impossible de s'agripper à une chaise... la chaise elle se sauve devant vous... »*

→ *i.e.* En utilisant ici un « vous » générique, bien qu'elle relate un événement de son vécu individuel, cette patiente le présente comme étant typique et généralisable.

L'usage du pronom « tu » employé à la forme générique est un phénomène récent en français parlé contemporain (15, d'après Barbéris, 2010 ; 16, d'après Peeters, 2006).

(15) *« Quand t'es super bobo tu fais tes courses au supermarché bio. »*

→ *i.e.* L'usage générique du pronom « tu » renvoie à une vérité générale supposée.

(16) *« Il y a des nouveaux patients que si tu leur dis qu'une boîte d'antidépresseurs tu peux pas leur donner, ils te font un scandale... »*

→ *i.e.* L'emploi du « tu » générique inclut non seulement le locuteur et son interlocuteur, mais aussi toute une classe de personnes imaginaires qui, dans les mêmes circonstances que celles évoquées par le locuteur, penseraient ou réagiraient supposément de la même manière (Cela-Gontier & Candéa, 2013).

3) Problématique et hypothèses

Conformément aux travaux antérieurs, nous faisons l'hypothèse que les récits traumatiques devraient contenir plus de formes de première personne « je ». Outre la forme linguistique « je », quelles sont les autres formes utilisées (personnelles, exclusives, inclusives, génériques) par les locuteurs de récits traumatiques dans leurs discours afin de faire référence à eux-mêmes ? Quels sont les processus linguistiques ou psychologiques qui en régulent l'usage et pourquoi ces mécanismes interviennent-ils ? Seraient-ils la conséquence de la blessure psychique ou bien déjà une tentative de s'en affranchir ? Spontanément, la manière de faire référence à soi pourrait évoluer en fonction du délai écoulé entre l'événement traumatique et son récit.

4) Méthodes

4.1) Constitution des corpus

Le matériau d'analyse comprend trois corpus de récits d'événements traumatiques respectivement nommés « Bataclan immédiat », « Bataclan différé » et « guerre d'Afghanistan ». Le corpus « Bataclan immédiat » correspond à 20 témoignages recueillis auprès de personnes rescapées dans les trois jours suivant les attentats terroristes perpétrés à Paris le 13 novembre 2015. Le corpus « Bataclan différé » contient 20 témoignages recueillis entre 2 ans et 4 ans après les mêmes attentats. Le corpus « guerre d'Afghanistan » associe 15 entretiens psychiatriques de patients militaires pris en charge pour TSPT consécutivement à une mission en Afghanistan (score moyen de 52,8 à la PCLS). Afin de constituer un groupe témoin, nous avons recueilli 20 récits personnels d'événements sans caractère psychotraumatique ayant été rencontrés lors d'un concert ou d'un séjour à l'étranger (il s'agit d'incidents sans risque d'atteinte à la vie tels une perte de bagage, de carte bancaire, une panne de voiture ou encore un incident causé par une personne en état d'ivresse, toujours sans gravité). Concernant ces quatre corpus dont les caractéristiques sont présentées dans le tableau n°1, les événements rapportés étaient vécus collectivement. Il existe en outre un gradient temporel entre les trois corpus expérimentaux : le délai entre l'événement traumatique et le récit étant de 0 à 3 jours pour le « Bataclan immédiat », entre 2 et 4 ans pour le « Bataclan différé », et de plus de 5 ans pour le corpus « guerre d'Afghanistan ».

Corpus	Nombre de mots	N	Sexe	Délai
Bataclan Immédiat	9769	20	10 F / 10 H	2-3 jours
Bataclan Différé	7893	20	10 F / 10H	2-4 ans
Guerre d'Afghanistan	15865	15	1 F / 14 H	+ de 5 ans
Témoins	12081	20	10 F/10 H	-

Tableau 1. Caractéristiques générales des corpus.

Chaque témoignage a été transcrit puis analysé au moyen du logiciel Lexico3 (Lamalle et al., 2003) afin d'extraire les pronoms de première et de deuxième personnes ainsi que les occurrences du pronom « on ». Un recodage manuel a été nécessaire afin de déterminer, sur la base de facteurs contextuels, les différents emplois de ces formes pronominales personnelles : personnelles, génériques, inclusives ou exclusives.

4.2) Méthodologie du codage exemplifié à partir des corpus

Nous aborderons successivement le codage des pronoms de la première et de la deuxième personne du singulier avant de nous intéresser au pronom « on », puis aux marques des premières et deuxièmes personnes du pluriel.

Les pronoms de première personne du singulier (« je » ; « me » ; « moi ») sont comptabilisés (17).

(17) « *Puis là **je me** retourne et **je** vois **je** vois quatre hommes en Kalachnikov.* »
(Femme, Bataclan immédiat)

→ *i.e.* Sur sept mots d'affilée, l'on dénombre ici 3 occurrences du pronom « je » et une occurrence du pronom « me ».

Concernant la deuxième personne du singulier, les formes (« tu » ; « te » ; « toi ») sont catégorisées en emploi spécifique (18) et générique (19, 20).

(18) « *Ma mère elle fait : « qu'est-ce que **tu** racontes ? »* »

(Femme, Bataclan immédiat)

→ *i.e.* Inclus dans un discours rapporté direct, le pronom « **tu** » est ici utilisé dans son emploi le plus courant pour référer à la personne à qui l'on parle. Comme dans cet emploi « tu » n'inclue pas le locuteur, cette forme n'est pas comptabilisée.

(19) « *Un coup ça va un coup ça va pas un coup ça va un coup ça va pas toujours cette histoire de vague et puis **tu** crois que ça va mieux **tu** crois que ça va mieux et paf **tu** retombes.* »

(Homme, Bataclan différé)

(20) « ***Tu** te tournes sur le balcon et **tu** regardes dans la fosse et **tu** ne vois pas le sol et en fait il y a plus de sol il y a il y a... il y a des... il y a c'est... voilà.* »

(Homme, Bataclan immédiat)

→ *i.e.* Pour ces deux derniers exemples, le locuteur parle de sa propre expérience en utilisant le pronom « **tu** » au lieu du pronom ordinaire « je ». Ce n'est pas la personne à qui le locuteur parle qui « croit qu'elle va mieux et qui retombe », ce n'est pas l'interlocuteur qui « se tourne sur le balcon et qui regarde la fosse », mais bien le locuteur lui-même.

Les différentes occurrences du pronom « on » sont catégorisées en emploi personnel inclusif (21), personnel exclusif (22), ou générique (23).

(21) « *En fait le dernier terroriste s'est fait abattre juste à côté de nous donc **on** a entendu tous les échanges de coups de feu et des bombes donc du coup **on** n'osait pas ouvrir au raid parce que **on** savait pas si c'était le raid ou des terroristes.* »

(Femme, Bataclan Immédiat)

→ *i.e.* Le pronom « **on** » réfère ici à l'ensemble des personnes qui étaient au Bataclan, incluant la personne qui parle.

(22) « *Pourtant, pendant la formation d'auxiliaire-sanitaire, **on** nous montre des photos, des vidéos.* »

(Homme, Guerre d'Afghanistan)

→ *i.e.* Le pronom « **on** » ne peut ici inclure la personne qui parle puisqu'elle appartient au groupe des personnes à qui « on » montre des photos : « **on** » renvoie à un groupe flou tel l'institution militaire.

(23) « ***On** est plus ou moins des animaux à ce moment-là c'est l'instinct de survie.* »

(Homme, Guerre d'Afghanistan)

→ *i.e.* Le pronom « **On** » est ici employé dans un sens générique : quiconque se trouverait dans une telle situation de guerre se comporterait ainsi.

Les différentes occurrences du pronom « nous » référencées dans les corpus correspondent en totalité à des « nous » personnels, sans jamais d'emploi générique.

Les occurrences du pronom « vous » se répartissent en emploi personnel (24) et générique (25).

(24) « *Ils sont venus vers nous en disant : « on va pas **vous** tuer* ». »

(Homme, Bataclan immédiat)

→ *i.e.* Dans cet exemple de discours rapporté direct, l'emploi du pronom « **vous** » renvoie spécifiquement à la personne à qui l'on s'adresse. Comme dans cet emploi « vous » n'inclue pas le locuteur, cette forme n'est pas comptabilisée.

(25) « *Quand tout le monde se jette sur **vous** et que **vous-même vous vous** jetez sur les autres et que **vous** êtes obligé ben de **vous** mettre à terre parce que ça tire dans tous les sens et **vous** savez pas où ça tire.* »

(Femme, Bataclan immédiat)

→ *i.e.* Dans cet exemple, le locuteur utilise « **vous** » pour transcrire sa propre expérience et la faire partager : c'est bien elle qui a été obligée de se mettre à terre.

Le tableau 2 récapitule les formes et leurs emplois soumis à l'analyse. Sont signalées en **gras** les formes qui incluent le locuteur et qui font l'objet de l'analyse.

Formes pronominales	Spécifique	Générique	Inclusif	Exclusif
Je, me, te	+	-	-	-
Tu, te, toi	+	+	-	-
On	+	+	+	+
Nous (sujet ou Objet)	+	Néant	+	-
Vous (sujet ou objet)	+	+	-	-

Tableau 2. Récapitulatif des pronoms pertinents pour notre étude

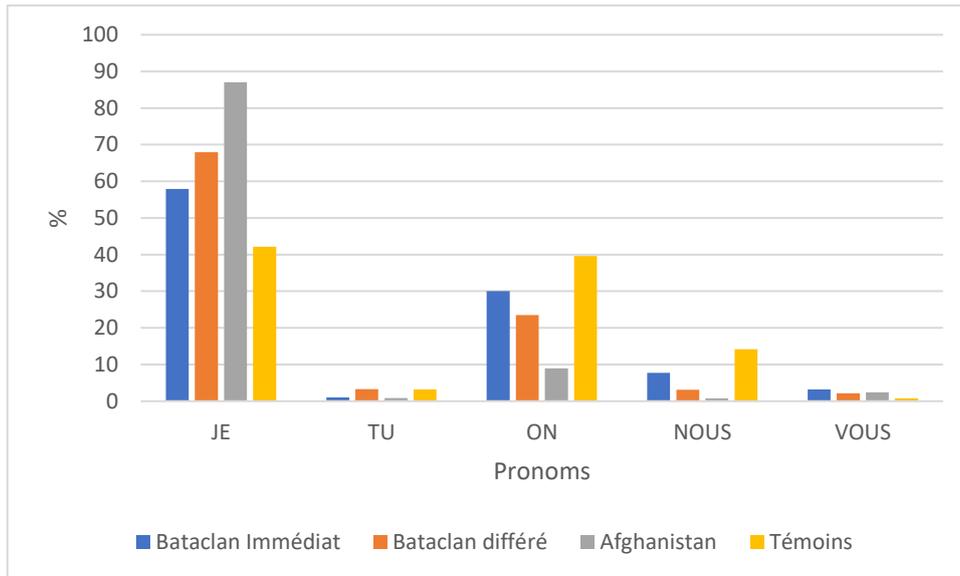
5) Résultats

Les résultats seront présentés en trois temps : (i) distribution générale de toutes formes pronominales sans mention de leur valeur référentielle ; (ii) analyse détaillée des emplois exclusifs et inclusifs du pronom « on » ; (iii) analyse détaillée des emplois spécifiques et génériques des pronoms « tu », « on » et « vous ».

5.1) Répartition des pronoms au sein des différents corpus

5.1.1) Distribution des différentes formes pronominales

Le graphique 1 présente la distribution générale des pronoms étudiés dans les 4 corpus indépendamment du fait qu'ils incluent ou non le locuteur.

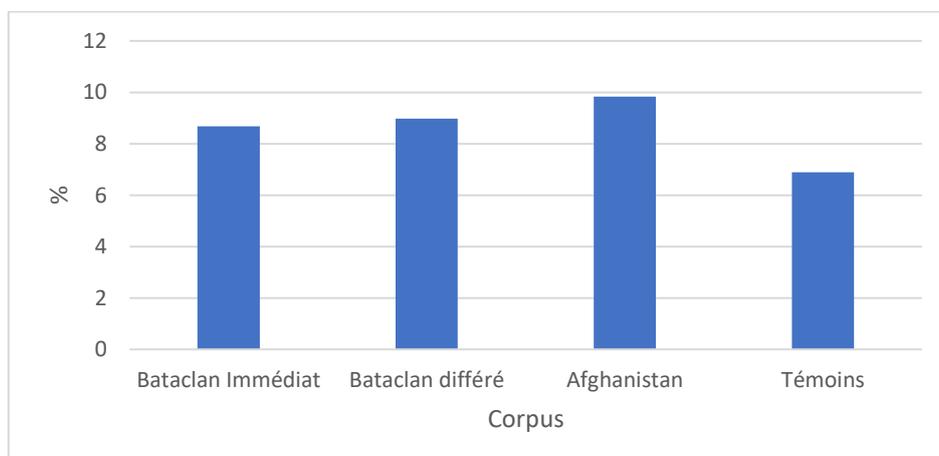


Graphique 1. Pourcentage des différentes formes pronominales en fonction des corpus

Le pronom de première personne du singulier est le plus représenté, suivi de « on », « nous », « vous » et enfin « tu » ($\text{Chi}^2 = 700,17$; $p < 0,0001$). Le corpus « Guerre d’Afghanistan » contient significativement davantage le pronom « je » tandis que les témoins en utilisent significativement moins ($\text{Chi}^2 = 186,39$ $p < 0,0001$). À l’inverse, ceux-ci mentionnent significativement davantage les pronoms « on » ($\text{Chi}^2 = 185,82$; $p < 0,0001$) et « nous » ($\text{Chi}^2 = 160,62$; $p < 0,0001$) comparativement aux personnes blessées psychiques. En somme, le corpus des témoins contient moins de références à la première personne du singulier mais davantage de références collectives.

5.1.2) Distribution des emplois pronominaux incluant le locuteur

Parmi ces différentes formes pronominales, les pourcentages de celles incluant le locuteur sont présentés dans le graphique n°2.

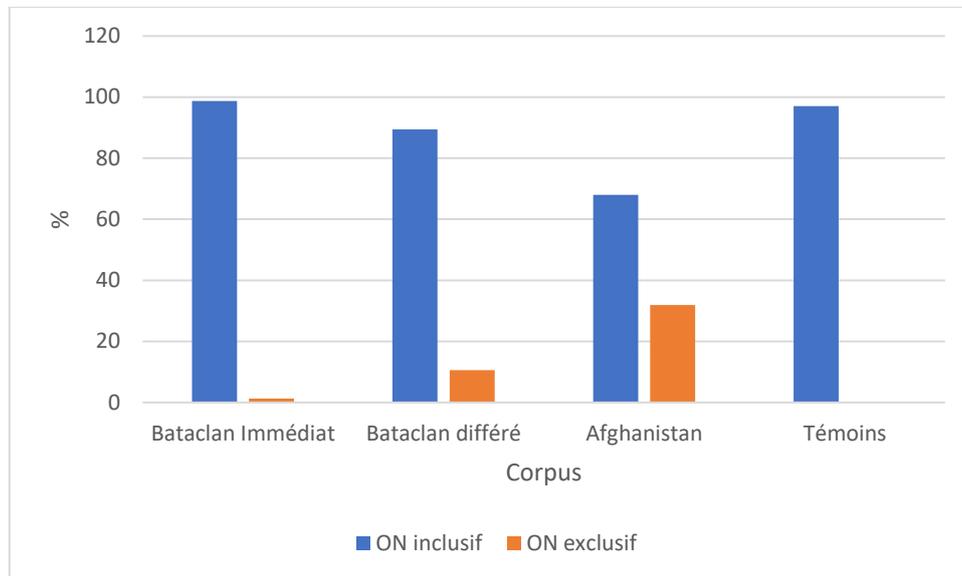


Graphique 2. Pourcentage des différentes formes incluant le locuteur

Comparativement aux groupes de sujets blessés psychiques, les témoins utilisent significativement moins de pronoms incluant le locuteur ($\text{Chi}^2 = 185,82$; $p < 0,00001$).

5.2) Caractère inclusif ou exclusif du pronom « on »

Les pourcentages d'emplois inclusifs ou exclusifs du pronom « on » dans les quatre corpus sont présentés dans le graphique n°3.



Graphique 3. Pourcentages d'emplois inclusifs et exclusifs du pronom « on » dans les quatre corpus

L'emploi inclusif du locuteur à travers le pronom « on » apparaît très majoritairement représenté dans les quatre corpus. L'inclusion du locuteur dans « on » apparaît particulièrement visible lorsque le locuteur hésite entre ces deux formes pronominales (26-28).

(26) « *J'ai une enfant dans une descente qui s'est cassé la cheville donc du coup on a redescendu... j'ai redescendu les trois chevaux.* » (Femme, Témoins)

(27) « *Pendant qu'ils rechargeaient leurs kalach on a... j'ai eu une force comme ça pour essayer de m'enlever puis de continuer ma course.* » (Homme, Bataclan immédiat)

(28) « *Au déhock en fait on a eu... en fait j'ai eu mon image que j'avais dans ma tête c'était une mare de sang.* » (Homme, Guerre d'Afghanistan)

Dans chacun de ces exemples, le locuteur hésitant entre « on » ou « j' » tranche finalement en faveur du pronom « je ».

Non attesté chez les témoins, pratiquement absent du corpus « Bataclan immédiat », l'emploi exclusif du pronom « on » représente près d'un tiers de ses emplois dans le corpus Afghanistan ($\text{Chi}^2 = 72,01$; $p < 0,0001$). Ici, cette forme exclusive renvoie dans plus de la moitié des occurrences à l'« armée » ou à la « hiérarchie militaire » (30,31), et, pour d'autres cas, renvoie référence à l'« ennemi » (32).

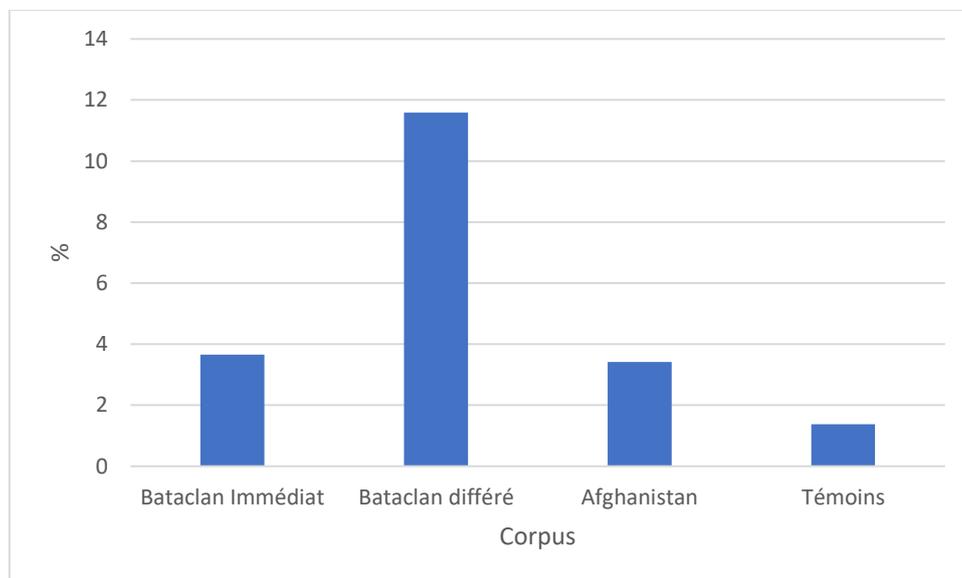
(13) « *J'ai jamais eu de problème avec la hiérarchie et les ordres qu'on pouvait me donner.* »

(14) « **On** a voulu me renvoyer en Afghanistan. »

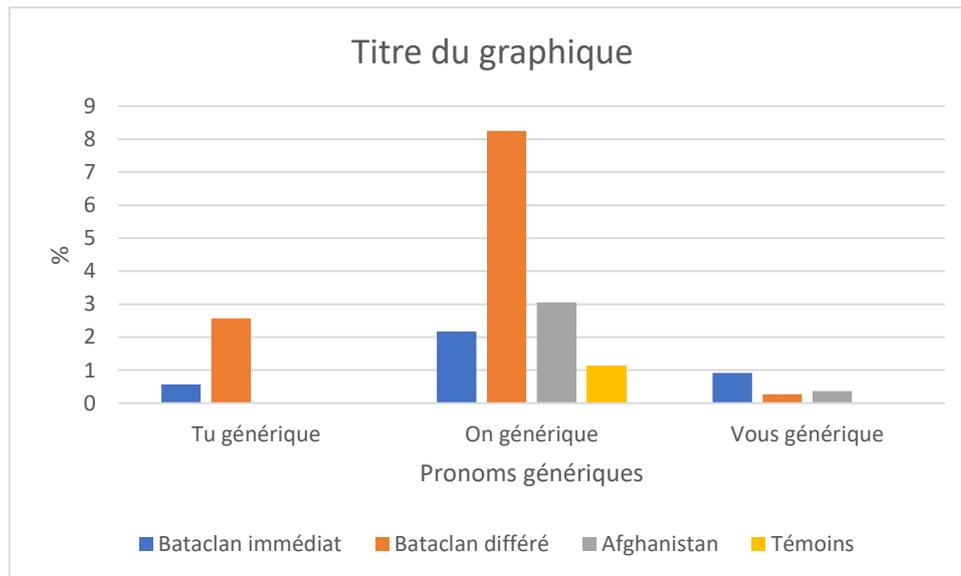
(15) « C'était en pleine période estivale, dès quatre heures du matin, pof c'est parti, **on** nous attaque. »

5.3) Distribution des emplois génériques des pronoms « tu », « on » et « vous »

Les pourcentages cumulés de l'utilisation des pronoms « tu », « on » et « vous » dans une forme générique sont présentés dans le graphique n°4, le graphique 5 précisant le détail pour chaque forme pronominale.



Graphique 4. Pourcentages cumulés d'emplois génériques (« on » + « tu » + « vous ») dans les quatre corpus



Graphique 5. Pourcentage d’emplois génériques pour chacun des pronoms « on », « tu » et « vous » dans les quatre corpus

Le plus grand nombre d’emplois génériques des pronoms apparaît dans le corpus « Bataclan différé » ($\text{Chi}^2 = 114,77$; $p < 0,0001$).

Le pronom « on » est le plus fréquemment employé génériquement (32). Vient ensuite la forme « tu » particulièrement utilisée dans le corpus Bataclan différé (33) (alors qu’elle est absente du corpus Afghanistan comme chez les témoins). Enfin, le pronom « vous » s’avère le moins usité dans son emploi générique. Ces différences entre les quatre corpus sont statistiquement significatives concernant les formes « tu » ($\text{Chi}^2 = 46,40$; $p < 0,0001$) et « on » ($\text{Chi}^2 = 46,30$; $p < 0,0001$).

(32) « **On** doit s’estimer heureux d’être en vie toutes ces questions-là tous les survivants se les posent. » (Homme, Bataclan différé)

→ *i.e.* Notons ici le caractère généralisant de l’emploi de « **On** » référant à « tous les survivants ».

(33) « Un coup ça va un coup ça va pas un coup ça va un coup ça va pas, toujours cette histoire de vague et puis **tu** crois que ça va mieux **tu** crois que ça va mieux et paf **tu** retombes. » (Femme, Bataclan différé)

→ *i.e.* Dans ce *verbatim*, la personne évoque ce qu’elle ressent en utilisant « **tu** » comme pour inclure l’interlocuteur et quiconque aurait vécu le même événement. En outre, ce « tu » générique est utilisé tandis que le locuteur vouvoie son interlocuteur.

6) Discussion :

Dans cette étude, nous avons analysé de quelles manières le locuteur blessé psychique s'inscrit dans son discours lorsqu'il relate l'événement traumatique qu'il a vécu. Une analyse détaillée des formes pronominales et des différentes valeurs qu'elles signifient, nous a conduit à quatre principales découvertes : (i) surreprésentation de la première personne dans les récits traumatiques, tant par l'emploi du pronom « je » que par les autres pronoms incluant le locuteur ; (ii) prédominance de l'emploi des valeurs pronominales génériques dans les récits traumatiques ; (iii) utilisation préférentielle de la valeur exclusive du pronom « on » dans le corpus « Guerre d'Afghanistan » ; et enfin (iv), le déroulé temporel de ces trois premiers résultats suit la chronologie de la clinique évolutive du TSPT.

6.1) Surreprésentation des références à la première personne

Comme certains travaux antérieurs l'avaient supposé (Rubin, 2011 ; Mergenthaler & Bucci, 1999 ; Kleim et al., 2018), les récits traumatiques contiennent significativement davantage d'occurrences du pronom « je », mais aussi d'autres formes de références à soi-même comparativement aux sujets témoins.

L'évocation à la première personne témoigne principalement de la singularité du trauma : ce qui est traumatique pour quelqu'un, à un moment particulier de son histoire, ne le sera pas forcément pour quelqu'un d'autre qui traverserait la « même » épreuve aux sens des coordonnées objectives (lieu, date des faits, intensité des sons, étendue de lésions physiques, etc.). Dans des circonstances extrêmes de guerre ou d'attentat vécues collectivement, si une majorité des sujets confrontés à l'événement souffriront de reviviscences, celles-ci sont très différentes d'un sujet à un autre. Une personne sera terrassée des cris de ses semblables qui réveilleront dès lors toutes les nuits. Une autre éprouvera des reviviscences essentiellement cénesthésiques rappelant l'écrasement de sa main par la chaussure d'un terroriste. Une autre personne, encore, restera perturbée, au milieu de la scène d'horreur, de cette image représentant un couple s'enlaçant mais qui, paradoxalement, lui renverra une immense impression de solitude.

Dire « je » c'est aussi lutter contre les symptômes dissociatifs, au premier rang desquelles la dépersonnalisation confinant à la réification et à la désobjectivation. Alors même qu'elle souffre des affres de la dissociation, par la prééminence de la référence à soi, existe cette volonté pour la personne blessée psychique de témoigner de sa honte, de sa culpabilité... L'expression d'une culpabilité autocentrée apparaît un premier moyen de redevenir acteur, *a posteriori*, d'une situation dont le sujet n'avait été que l'objet, *a priori*, objet d'un agresseur ou d'une catastrophe inévitable. Si « c'est de ma faute », c'est que j'existe, au moins un peu, je renais grâce à ma culpabilité. Perspective réflexive d'autoconservation, se recentrer sur soi, dire « je », permet de s'assurer de sa propre présence, de revivre, de se reconstituer, de rassembler toutes les sensations éloignées par la dissociation traumatique : ces sons entendus ce sont mes tympons qui les ont perçus, cette réaction que je vois de l'extérieur fut bien mienne, ces sensations de morts et de détresse c'est bien moi qui les ai éprouvées.

Cependant, le trauma s'accroche aux premières tentatives de s'en extraire : la prééminence du pronom « je » apparaît parallèlement telle une marque de la répétition dans le discours, disjonction entre les dimensions lexicales et pragmatiques de l'énonciation. Pour cause de dissociation massive, le « je » discursif renvoie même parfois à un asubjectif dans la scène traumatique tel un « *Out of Langage Expérience* » : le sujet dit quelquefois « je » mais sans parler de lui. La surreprésentation des références à la première personne n'est pas directement

superposable à une surreprésentation des références *de* la première personne. Ainsi, le recours, même extensif, à l'utilisation du pronom « je » n'est pas suffisant pour surpasser les reviviscences : cette dimension serait pleinement effective si elle favorisait une ré-harmonisation de la fonctionnalité du langage en apaisant les éléments dissociés référencés selon les axiomes du SPLIT. Rien ne nous dit actuellement que la réaffirmation d'une position linguistique de sujet, d'être parlant n'est suffisante à la restauration psychique subjective. Pour le connaître il serait utile d'analyser avec quels verbes ces pronoms de première personne sont usités afin de savoir ce que les locuteurs activent concernant leur soi (thématiques lexicosémantiques), selon quels types de constructions verbales (d'état ou d'action), selon quelles formes de structures syntaxiques (active ou passive), autant de dimensions modulant le caractère agentif du sujet grammatical.

6.2) Suremploi des pronoms génériques

L'emploi des pronoms génériques est retrouvé avec une plus grande fréquence dans les récits d'événements traumatiques, notamment dans le corpus du « Bataclan différé », alors que les témoins les utilisent significativement moins. Ces derniers font un usage plus important de « nous » et de « on », dans une forme presque systématiquement inclusive et rarement générique, de même que les emplois génériques de « tu » et « vous » sont absents. L'emploi générique du pronom « on », lequel dérive étymologiquement du nom commun « homme », tend à effacer l'identité, comme si elle se fondait dans l'appartenance à l'humanité (Morin & Salazar-Orvig, 1996), comme si l'expérience traumatique se partageait avec l'interlocuteur et ses semblables (Barbérís, 2010). Le pronom « tu » (ou « vous ») employé génériquement permet de généraliser les impressions personnelles et à impliquer l'interlocuteur dans l'événement évoqué (Peeters, 2006). En utilisant « tu » ou « vous » générique, c'est comme si le locuteur disait : si vous aviez été à ma place dans cette circonstance, voilà ce que vous auriez éprouvé, vu, entendu, pensé, car n'importe quel humain, dans ces circonstances, éprouverait ce que j'ai éprouvé. En un sens, je suis donc un être humain « normal » mais en même temps, j'évite ma propre subjectivité, ce qui reste une forme de dépersonnalisation. Par l'utilisation d'un « vous » générique, voire même davantage par un « tu » familier, le changement de perspective cognitive adoptée pour décrire le vécu (Kwon, 2003), le sujet blessé psychique regarde l'expérience décrite de l'extérieur. Ainsi, le processus de dissociation traumatique se protège toujours, voire s'étend, en incluant l'interlocuteur dans la scène traumatique, en suggérant une quête empathique, comme pour l'en rendre captif, témoin invité ou participant obligé de la scène verbale, « tu vois... », ce qui constitue une hypotypose et, peut-être, une facilitation de développement des traumas vicariants.

6.3) Surreprésentation de l'emploi du pronom « on » exclusif dans le corpus « guerre d'Afghanistan »

Alors que les emplois exclusifs-inclusifs du pronom « on » sont similaires entre les sujets témoins et ceux du corpus « Bataclan immédiat », le corpus « guerre d'Afghanistan » s'en distingue par l'utilisation accrue d'emploi du pronom « on » exclusif. Dans ce cas, la première personne n'est pas le sujet du verbe : c'est le pronom « on » qui remplit la fonction de sujet grammatical. Parallèlement, le sujet n'est pas complètement absent de l'énonciation, mais il se place fréquemment en position d'objet direct ou indirect. La fonction sujet habituellement

associée à celle d'agent (au sens de « celui qui fait l'action ») se retrouve ainsi mise en défaut : le locuteur se place comme subissant l'action d'autrui et non pas comme être agissant (le pronom « on » renvoyant tantôt à l'institution militaire, tantôt à l'ennemi). Le suremploi du « on exclusif » apparaît ainsi référer à l'appartenance sociale du militaire, non pas irrésolument obéissant à des ordres pris par d'autres, mais se perdant dans un mimétisme, le « militaire idéal » dans lequel se fondent les aspirations individuelles afin d'accomplir une mission commune, ce qui peut gêner le retour à la subjectivité individuelle dont la reconnaissance s'avère pourtant souvent cardinale sur le plan thérapeutique (motivations inconscientes à l'engagement professionnel, moment de sa vie lors duquel surgit la confrontation à la mort, mises en tension de crises affectives et existentielles anciennes, *etc.*).

6.4) L'évolution des emplois des marques pronominales suit l'évolution clinique des symptômes post-traumatiques dans le temps

Alors que les témoins emploient « je » et « on » de manière équivalente, chez les sujets blessés psychique, plus l'on s'éloigne du trauma temporellement alors que ses conséquences cliniques persistent, plus l'utilisation du pronom « je » augmente et plus l'emploi du pronom « on » diminue tout en se polarisant sur un caractère exclusif ou générique. Ces évolutions croisées témoignant en même temps d'une tentative de recours à l'affirmation de soi *et* de la dissolution dans un collectif extérieur, restent une marque de la dissociation traumatique dans le discours. Ces résultats concordent avec l'évolution chronologique de la clinique post-traumatique de la phase immédiate marquée de trouble de stress aigu, à la différée souvent lieu d'une période intermédiaire latente, puis aux symptômes chroniques de TSPT évoluant vers des souffrances multiples. Pour les personnes s'exprimant en immédiat après un événement traumatique, ou une fois un TSPT constitué, il semble que le « je » se rétrécit dans les limites de l'enveloppe corporelle, tel un repli sur soi.

Le suremploi des pronoms, en particulier des pronoms « tu » et « on », à caractère générique par les sujets du corpus « Bataclan différé » peut être interprété comme la marque transitionnelle d'une forme psycholinguistique entre le corpus bataclan immédiat similaire aux témoins malgré la constitution d'un traumatisme psychique (mais dont les symptômes peuvent être initialement masqué par une dimension confusionnelle), et le corpus des militaires blessés en Afghanistan lesquels souffrent de TSPT depuis plus de 5 ans en moyenne. Au fil de l'évolution clinique, la dissociation entre le « je » et l'« exclusif » passe par ce stade du générique où l'expérience traumatique se raconte *via* un pronom général, englobant le sujet non pas en tant que tel mais comme fondu dans la généralisation. Ces emplois prennent volontiers forme de généralités et d'expressions populaires qui incluent l'interlocuteur, l'attirent dans la scène traumatique et ses conséquences : à ce stade l'intensité de la dissociation des liens avec autrui et la société n'est pas encore massive. L'on peut aussi faire l'hypothèse que dans le corpus « Bataclan différé », nombre des sujets sont peut-être en cours de travail, de retraitement de leurs reviviscences selon un processus de guérison.

Conclusion

Du fait de la clinique-même du traumatisme psychique notamment marquée d'indicibilité, de dissociation et de culpabilisation dévorante, la personne blessée psychique n'interpelle que rarement spontanément le système de soins. L'expérience de l'indicibilité s'avère traumatisante en elle-même, déshumanisante, car l'être humain, doué de parole, se voit déserté par le langage, ce langage qui l'émancipe de l'animal et lie avec la communauté des « êtres parlants ».

Néanmoins, si l'autre l'y invite, si la société l'y autorise, le sujet blessé psychique témoigne alors d'un besoin viscéral de se confier, première marque de reconnaissance en tant qu'être humain, qu'être social (Crocq, Bouthillon ; Ribeton AMP 2). Pour franchir l'ineffable, le retour à la communauté des vivants s'avère facilité si autrui, c'est-à-dire un interlocuteur potentiel, permet cette offre, voire la guide. À défaut risque se fixer un ressentiment entre la personne psychotraumatisée et la société, caractérisant un « traumatisme second » [Barrois AMP]. S'éloignant du déni des souffrances des personnes blessées psychiques, commençant à lutter contre certains systèmes supportant les agresseurs, notre société apparaît aujourd'hui plus encline à entendre les sujets souffrants de blessures psychiques. En témoigne le développement du réseau des cellules d'urgence médico-psychologique qui constitue une offre de soins effective engagée au-devant des personnes victimes d'un drame alors que celles-ci ne sont alors pas en capacité de solliciter spontanément une aide (Auxéméry, AMP et MEA et Encéphale). Mais qu'il s'agisse de défusing, de débriefing ou d'une psychothérapie ultérieure quel que soit son formalisme (thérapie comportementale et cognitive, thérapie narrative, thérapie psychodynamique, thérapie par mouvements oculaires, etc.), les mécanismes thérapeutiques spécifiquement efficaces pour apaiser les souffrances post-traumatiques demeurent inconnus ! Sans doute se construisent-ils grâce à la relation intersubjective entre le patient et autrui, lesquels coconstruisent un discours de sens, non nécessairement identique, à la place des reviviscences. Analysant le discours d'un sujet blessé psychique, pour le chercheur linguiste, le pronom « je » et ses équivalents renvoient formellement au locuteur tandis que, pour l'interprétation clinique construite par le praticien, ce-même pronom « je » correspondra peut-être à un discours plaqué reprenant les paroles d'un proche, ou à l'identification d'un agresseur dans le cadre d'un trouble dissociatif de l'identité, voire à une marque témoignant d'un grand automatisme mental. Ce qui pourrait être commun à tous constituent les actes pragmatiques portés par le langage : ces opérations psychiques que nous appelons « psychothérapie » pourraient être constituées par certaines mobilisations des réseaux de significations.

Références

- Barbérís, J. M. (2010). « Quand t'es super bobo » ... La deuxième personne générique dans le français parisien des jeunes. *2ème Congrès Mondial de Linguistique Française*, 124.
- Benvéniste, E. (1966) *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Blanche-Benveniste, C. (2003). Le double jeu du pronom on, in: Hadermann, P., & Van Slijcke, A. (Eds). *La syntaxe raisonnée: mélanges de linguistique générale et française offerts à Annie Boone à l'occasion de son 60e anniversaire*. Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur.
- Çela-Gontier, E., & Candea, M. (2013). L'apport des indices posturo-mimico-gestuels et intonatifs à la construction de la référence de'tu'dit générique. *Information grammaticale*, (136), 12-19.
- Boutet, J. (1986). La référence à la personne en français parlé: le cas de " on". *Langage & société*, 38(1), 19-49.
- Cohn, M. A., Mehl, M. R., & Pennebaker, J. W. (2004). Linguistic markers of psychological change surrounding September 11, 2001. *Psychological science*, 15(10), 687-693.

- Creissels, D. (2010). Impersonal pronouns and coreference: the case of French on. Manninen, S., K. Hietaam, E. Keiser & V. Vihman (éds.) *Passives and Impersonals in European Languages*.
- D'Andrea, W., Ford, J., Stolbach, B., Spinazzola, J., & van der Kolk, B. A. (2012). Understanding interpersonal trauma in children: Why we need a developmentally appropriate trauma diagnosis. *American Journal of Orthopsychiatry*, 82(2), 187.
- Détrie, C. (2008). L'énullage: une opération de commutation grammaticale et/ou de disjonction énonciative ?. *Langue française*, (4), 89-104.
- Jacquin, J. (2017). Le pronom ON dans l'interaction en face à face: Une ressource de (dé) contextualisation. *Langue française*, (1), 77-92.
- Jaeger, J., Lindblom, K. M., Parker-Guilbert, K., & Zoellner, L. A. (2014). Trauma narratives: It's what you say, not how you say it. *Psychological Trauma: Theory, Research, Practice, and Policy*, 6(5), 473.
- Kerbrat-Orecchioni C. (1980). *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*. Paris: A. Collin.
- Kleiber, G., & Vassiliadou, H. (2012). Histoire (s) de personnes: Qui est je? Qui est tu? Qui est il ?. *Les Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, (31), 25-54.
- Kleim, B., Horn, A. B., Kraehenmann, R., Mehl, M. R., & Ehlers, A. (2018). Early linguistic markers of trauma-specific processing predict post-trauma adjustment. *Frontiers in psychiatry*, 9, 645.
- Kwon, N. (2003). À propos du « tu indéfini » en français. *Pronoms de 2e personne et formes d'adresse dans les langues d'Europe*, Institut Cervantes, Paris, 7-8 mars 2003.
- Labbé D. (1998). « Le "nous" du général de Gaulle », *Quaderni di studi linguistici* 4/5, 331-354.
- Laberge, S., & Sankoff, G. (1980). Anything You Can Do In G. Sankoff (Ed.), *The Social Life of Language*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Lamalle, C., Martinez, W., Fleury, S., Salem, A., Fracchiolla, B., Kuncova, A., & Maisondieu, A. (2003). *Lexico3–Outils de statistique textuelle. Manuel d'utilisation*. SYLED–CLA2T, Université de la Sorbonne nouvelle–Paris, 3, 48.
- Landragin, F., & Tanguy, N. (2014). Référence et coréférence du pronom indéfini on. *Langages*, (3), 99-115.
- Ledegen, G., & Wagener, A. (2020). « Nous ne doutons pas de votre souffrance »: analyse pragmatique et sociolinguistique du nous de distanciation dans un chat de prévention du suicide. *Corpus*, (21).
- Maingueneau, D. (2002). Problèmes d'ethos. *Pratiques*, 113(1), 55-67.
- Mergenthaler, E., & Bucci, W. (1999). Linking verbal and non-verbal representations: Computer analysis of referential activity. *British Journal of Medical Psychology*, 72(3), 339-354.

- Morin, C., & Salazar Orvig, A. (1996). Paroles de patients hémipariés: discours et position subjective. *Sciences sociales et santé*, 14(2), 47-78.
- Norén, C. (2009). La ScaPoLine appliquée sur corpus. L'exemple du pronom on. *Langue française*, (4), 137-148.
- Peeters, B. (2006). « Nous on vous tu (e) ». La guerre (pacifique) des pronoms personnels. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 122(2), 201-220.
- Pennebaker, J.W., Boyd, R.L., Jordan, K., & Blackburn, K. (2015). *The development and psychometric properties of LIWC*. Austin, TX: University of Texas at Austin.
- Riegel, M., Pellat, J. C., & Rioul, R. (2004). Grammaire méthodique du français, 3e éd. Paris: PUF.
- Rubin, D. C. (2011). The coherence of memories for trauma: Evidence from posttraumatic stress disorder. *Consciousness and Cognition*, 20(3), 857-865.